

www.e-rara.ch

Collection complète des oeuvres

Rousseau, Jean-Jacques

A Genève, 1782-1789

Bibliothèque de Genève

Shelf Mark: gevbaa BAA A II 3701-3717

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-7939>

Sixième promenade

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

SIXIEME PROMENADE.

Nous n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne pussions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher.

Hier en passant sur le nouveau boulevard pour aller herboriser le long de la Bièvre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'enfer, & m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même, mais en me rappelant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barriere d'enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tifanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boîteux, qui, clopinant avec ses béquilles s'en va d'assez bonne grace demandant l'aumône aux passans. J'avois fait une espece de connoissance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je passois de venir me faire son petit compliment, toujours suivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter & d'écouter son petit babil que je trouvois agréable. Ce plaisir devenu par
degrés

degrés habitude se trouva, je ne fais comment, transformé dans une espece de devoir dont je sentis bientôt la gêne; sur-tout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller souvent M. *Rousseau*, pour montrer qu'il me connoissoit bien, ce qui m'apprenoit assez au contraire qu'il ne me connoissoit pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès-lors je passois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant : car rien de tout cela ne s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappelé successivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je fais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui régulent ma destinée ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est jamais qu'un leurre qu'on me présente pour m'attirer dans le piège où l'on veut m'enlacer. Je fais cela; je fais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire sans le vouloir & sans le savoir.

Mais il fut des tems plus heureux où suivant les mouvemens de mon cœur je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content, & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur suite : alors le plaisir a disparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne presque insupportable. Durant mes courtes prospérités beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais dans tous les services que je pus leur rendre aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur, naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient suivre ; & dès que quelque infortuné avoit jetté sur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait désormais, & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite, sans que l'impuissance même fût pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'onereux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obscurité. Mais quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits, faute grave

sans doute , mais plus qu'expiée par mes malheurs ; dès-lors je devins le bureau général d'adresse de tous les souffreteux ou foi-disants tels , de tous les aventuriers qui cherchoient des dupes , de tous ceux qui sous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer vouloient s'emparer de moi de maniere ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature , sans excepter la bienfaisance elle-même , portés ou suivis dans la société sans prudence & sans choix changent de nature & deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étoient utiles dans leur premiere direction. Tant de cruelles expériences changerent peu-à-peu mes premieres dispositions ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes , elles m'apprirent à suivre moins aveuglément mon penchant à bien faire , lorsqu'il ne servoit qu'à favoriser la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences , puisqu'elles m'ont procuré par la réflexion de nouvelles lumieres sur la connoissance de moi-même & sur les vrais motifs de ma conduite en mille circonstances sur lesquelles je me suis si souvent fait illusion. J'ai vu que pour bien faire avec plaisir , il falloit que j'agisse librement , sans contrainte , & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre il suffisoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douce jouissances , & comme je l'ai dit dans l'Emile , à ce que je crois , j'eusse été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems

de ma propre vertu ; car il n'y en a point à suivre ses penchans , & à se donner , quand ils nous y portent , le plaisir de bien faire : mais elle consiste à les vaincre quand le devoir le commande , pour faire ce qu'il nous prescrit , & voilà ce que j'ai su moins faire qu'homme du monde. Né sensible & bon , portant la pitié jusqu'à la foiblesse , & me sentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la générosité , je fus humain , bienfaisant , secourable par goût , par passion même , tant qu'on n'intéressa que mon cœur ; j'eusse été le meilleur & le plus clément des hommes , si j'en avois été le plus puissant , & pour éteindre en moi tout desir de vengeance , il m'eût suffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juste sans peine contre mon propre intérêt , mais contre celui des personnes qui m'étoient chères je n'aurois pu me résoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction , le premier eut rarement la victoire , à moins qu'il ne fallût seulement que m'abstenir ; alors j'étois fort le plus souvent ; mais agir contre mon penchant me fut toujours impossible. Que ce soit les hommes , le devoir ou même la nécessité qui commande , quand mon cœur se tait , ma volonté reste sourde , & je ne saurois obéir. Je vois le mal qui me menace & je le laisse arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort , mais cet effort me lasse & m'épuise bien vite ; je ne saurois continuer. En toute chose imaginable ce que je ne fais pas avec plaisir , m'est bientôt impossible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon desir suffit pour l'anéantir & le changer en répugnance , en aversion

même , pour peu qu'elle agisse trop fortement ; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faisois de moi-même , lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de sa haine , quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur , pour avoir d'abord pris plaisir à l'être , dès-lors la gêne commence , & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cède , est foiblesse & mauvaise honte , mais la bonne volonté n'y est plus , & loin que je m'en applaudisse en moi-même , je me reproche en ma conscience de bien faire à contre-cœur.

Je fais qu'il y a une espèce de contrat & même le plus saint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre , plus étroite que celle qui unit les hommes en général , & si l'obligé s'engage tacitement à la reconnaissance , le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre , tant qu'il ne s'en rendra pas indigne , la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner , & à lui en renouveler les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en fera requis. Ce ne sont pas là des conditions expresses , mais ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la première fois refuse un service gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé ; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grace qu'il lui accorda ci-devant , frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir ; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent

dans ce refus je ne fais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre , mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime , & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette c'est un devoir que je remplis ; quand je fais un don c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élèvent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis , & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire , effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre , si je m'y livrois inconsidérément. Je n'ai pas toujours senti cette crainte , au contraire dans ma jeunesse je m'attachois par mes propres bienfaits , & j'ai souvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoissance encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre , aussi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne ressembloit point à la première , & mes propres sentimens pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus successivement dans ces deux générations si différentes , se sont pour ainsi dire assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord , devenus ce qu'ils sont , ils ont fait comme tous les autres. Et par cela seul que les tems sont changés les hommes ont changé comme eux. Eh

comment pourrois-je garder les mêmes sentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître ! Je ne les hais point , parce que je ne faurois haïr ; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent ni m'abstenir de le leur témoigner.

Peut-être sans m'en appercevoir ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel résisteroit sans s'altérer à une situation pareille à la mienne ? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuses dispositions dans mon cœur est tourné par ma destinée & par ceux qui en disposent , au préjudice de moi-même ou d'autrui , je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me présente à faire que comme un piège qu'on me tend , & sous lequel est caché quelque mal. Je sais que quel que soit l'effet de l'œuvre je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui , ce mérite y est toujours sans doute , mais le charme intérieur n'y est plus , & si-tôt que ce stimulant me manque , je ne sens qu'indifférence & glace au-dedans de moi , & sûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile je ne fais qu'un acte de dupe , l'indignation de l'amour-propre jointe au désaveu de la raison ne m'inspire que répugnance & résistance , où j'eusse été plein d'ardeur & de zèle dans mon état naturel.

Il est des fortes d'adversités qui élèvent & renforcent l'ame , mais il en est qui l'abattent & la tuent ; telle est celle dont je suis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne elle l'eût fait fermenter à l'excès , elle m'eût rendu frénétique ; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état

de bien faire & pour moi-même & pour autrui , je m'abstiens d'agir ; & cet état qui n'est innocent que parce qu'il est forcé , me fait trouver une sorte de douceur à me livrer pleinement sans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin sans doute , puisque j'évite les occasions d'agir , même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laisse pas voir les choses comme elles sont , je m'abstiens de juger sur les apparences qu'on leur donne , & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir , il suffit que ces motifs soient laissés à ma portée pour que je sois sûr qu'ils sont trompeurs.

Ma destinée semble avoir tendu dès mon enfance le premier piège qui m'a rendu long-tems si facile à tomber dans tous les autres. Je suis né le plus confiant des hommes , & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une seule fois. Tombé tout-d'un-coup dans un autre ordre de gens & de choses , j'ai donné dans mille embûches sans jamais en appercevoir aucune , & vingt ans d'expérience ont à peine suffi pour m'éclairer sur mon sort. Une fois convaincu qu'il n'y a que mensonge & fausseté dans les démonstrations grimacieres qu'on me prodigue , j'ai passé rapidement à l'autre extrémité : car quand on est une fois sorti de son naturel , il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me suis dégoûté des hommes , & ma volonté concourant avec la leur à cet égard , me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire , cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion. En pensant à la dépendance où ils se sont
mis

mis de moi pour me tenir dans la leur , ils me font une pitié réelle. Si je ne suis malheureux , ils le font eux-mêmes , & chaque fois que je rentre en moi , je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugemens , je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris , mais jamais jusqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même , pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce seroit resserrer , comprimer mon existence , & je voudrois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens , & par eux , mon cœur d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le mal-aîsè cesse aussi-tôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux , & bien malgré moi , par leur présence , mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus , ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me font même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi : car dans leurs rapports entre eux , ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colere ; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni ostentation me font toujours tressaillir de joie , & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie moi-même ; car après ma propre histoire , il faudroit que je fusse insensé pour adopter , sur quoi

Mémoires.

M m m

que ce fût , le jugement des hommes , & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient auffi parfaitement inconnus aux hommes que le font mon caractère & mon naturel , je vivrois encore fans peine au milieu d'eux. Leur société même pourroit me plaire tant que je leur ferois parfaitement étranger. Livré fans contrainte à mes inclinations naturelles , je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance univerfelle & parfaitement définitéreffée : mais fans former jamais d'attachement particulier , & fans porter le joug d'aucun devoir , je ferois envers eux librement & de moi-même , tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre , & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre , obscur , isolé comme j'étois fait pour l'être , je n'aurois fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invisible & tout-puissant comme Dieu , j'aurois été bienfaisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé dans mes châteaux en Espagne quel usage j'aurois fait de cet anneau ; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenir mes desirs , pouvant tout , sans pouvoir être trompé par personne , qu'aurois-je pu désirer avec quelque suite ? Une seule chose : c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aspect

de la félicité publique eût pu seul toucher mon cœur d'un sentiment permanent ; & l'ardent desir d'y concourir eût été ma plus constante passion. Toujours juste sans partialité, & toujours bon sans foiblesse, je me serois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils sont, & lisant aisément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'assez aimables pour mériter toutes mes affections ; peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges : mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice sévère, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence & dispensateur de ses loix, selon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de Saint Médard.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de pénétrer partout invisible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'eussai-je point été conduit par elles ? Ce seroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme doit-être au-dessus des foiblesses de l'hu-

manité , sans quoi , cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres , & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien considéré , je crois que je ferai mieux de jeter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis , & que mon aspect irrite leur injustice , pour leur ôter cette vue il faut les fuir , mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi , de me dérober leurs manœuvres , de fuir la lumière du jour , de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent , tant mieux , mais cela leur est impossible ; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils se sont fait , & qu'ils ont fait selon leur cœur pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent : je n'y dois prendre aucun intérêt véritable , car ce n'est pas moi qu'ils voyent ainsi.

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est ; que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne , obligation , devoir , & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissemens nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement , je suis bon , & je ne fais que du bien ; mais sitôt que je sens le joug , soit de la nécessité soit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif , alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté , je ne le fais point , quoi qu'il arrive ; je ne fais pas non plus ma volonté même , parce que je suis foible. Je m'abstiens d'agir : car toute ma

foiblesse est pour l'action , toute ma force est négative , & tous mes péchés sont d'omission , rarement de commission. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut , mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas , & voilà celle que j'ai toujours réclamée , souvent conservée , & par qui j'ai été le plus en scandale à mes contemporains. Car pour eux , actifs , remuans , ambitieux , détestant la liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes , pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté , ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui , ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne , & n'omettent rien de servile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la société comme un membre inutile , mais de m'en proscrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien , je l'avoue ; mais pour du mal , il n'en est entré dans ma volonté de ma vie , & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.

